

GILLES HÉNAULT

Graffiti
ET PROSES DIVERSES

la vie courante




LES ÉDITIONS

Sémaphore

Graffiti

ET PROSES DIVERSES

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec)
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-05-9 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-36-3 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-37-0 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore, 2006

Dépôt légal : BAnQ et BAC, premier trimestre 2007

Diffusion Dimedia
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde
www.librairieduquebec.fr/

Couverture :

Marie-Josée Morin
m-j.morin@entrep.ca

Illustration :

Cryptogramme, de Gilles Hénault

Éditions électroniques :

Jean Yves Collette
jycollette@vertigesediteur.com

GILLES HÉNAULT

Graffiti

ET PROSES DIVERSES

la vie courante



LES ÉDITIONS

Sémaphore

CONTES ET TEXTES
SATIRIQUES DU JOUR

Le soliloque d'un peuplier

C'EST ARRIVÉ L'AUTRE SOIR. La nuit était profonde et chaude, et triste. Par les carreaux de ma fenêtre, les étoiles me lançaient des œillades à faire pâmer un érotomane. Et du fond du silence et du noir monta tout à coup, comme une rumeur étouffée qui se confondait presque avec le bruit du vent ; c'était un peuplier qui pleurait. Vous savez, le plus grand des six grands peupliers postés en sentinelles sous ma fenêtre. Peut-être n'avez-vous jamais entendu pleurer un arbre, parce qu'un arbre ça ne pleure que la nuit, comme les grandes personnes, et encore faut-il que son chagrin soit immense. Moi, je vous assure que c'est navrant des sanglots de peuplier, presque autant que des sanglots d'homme.

Donc, il se mit à se plaindre, lentement, à voix basse, pour ne pas éveiller les cris-cris. Il disait des mots – pas de vrais mots que tout le monde comprend – mais des mots tout de même que je comprends, moi, parce que j'aime les arbres et que je les écoute souvent. Tout en branlant un peu son chef émondé, comme le ferait une aïeule solitaire et radoteuse, mon arbre disait :

« Ces hommes, comme ils sont cruels, sans le savoir ! Nous émonder comme ils l'ont fait aujourd'hui et cela, sans nous consulter, sans nous demander si nous ne préfererions pas nous étaler à notre guise comme nos frères des forêts sauvages.

« Et pourtant, nous sommes en démocratie ; je le sais pour l'avoir entendu dire à deux pauvres gueux qui se sont reposés à mon ombre un jour chaud de juillet. J'ai souvenance qu'ils parlaient aussi, sans conviction cependant, de liberté, d'égalité et de fraternité. Maintenant je vois bien qu'on s'est autorisé du principe de l'égalité pour nous tailler, pour nous rogner, pour nous égaliser en un mot. Mais que fait-on de la liberté et de la fraternité dans tout cela ! L'égalité, ça nous est bien égal, c'est le cas de le dire, mais la liberté, mais la fraternité, nous tenons à ces deux privilèges et c'est parce que nous y tenons qu'on nous les enlève ! Et pourtant, ils croient nous aimer ces pauvres hommes !

« Ces façons qu'ils ont de nous planter dans l'asphalte, à la file, le long des trottoirs. Comme si ça nous intéressait de voir défiler les autos et les piétons ; ou encore, comme si nous étions de futurs conscrits, nous les pacifiques arbres qui ne résistons qu'aux orages. »

Puis soudain, sans plus se soucier de ne pas éveiller les cris-criis, sans aucune retenue, il gémit sa douleur dans le vent et agita ses branches comme dans un désespoir romantique ! Et je l'entendis qui sanglotait :

« J'ai la nostalgie des forêts inviolées où mes branches ne s'entremêleraient pas aux fils télégraphiques, où mes frères croissent en groupes serrés, libres, fraternels et inégaux dans l'humus gras et humide des sous-bois, où mes feuilles mortes serviraient à nourrir les fougères et les mousses, au lieu de sécher sur le béton des trottoirs. Là, je pourrais vivre une vraie vie d'arbre, et mourir comme meurt un arbre vrai : frappé par le glaive zigzaguant de la foudre, ou brûlé dans l'enfer des feux de forêt. Je ne subirais pas comme aujourd'hui l'humiliation de vouloir balayer le firmament avec un tronc décapité !

« Que ne m'a-t-on coupé à ma souche comme l'eussent fait des bûcherons, mon martyre serait fini et je servirais peut-être à réchauffer les pauvres gueux que j'ai déjà couverts de mon ombre ! Oh ! la triste vie que je mène ! » Le silence se fit.

Le lendemain, le peuplier, reprenant sa vilaine vie de bel arbre ornemental, riait de ses mille feuilles dans la lumière d'un jour limpide.

(*Le Jour*, 26 AOÛT 1939)

À la bibliothèque municipale

LA SALLE EST PLEINE DE SILENCE ; d'un silence savant, sillonné d'idées élevées, érudites ; d'un silence émouvant où voltigent des sentiments de tristesse, de joie, de douleur, de plaisir ou d'horreur, soulevés du livre que les yeux parcourent comme une poussière de souvenirs ; d'un silence froissé d'instant en instant par les pages qu'on tourne, brisé par les pas martelant le carrelage du plancher ou poinçonné régulièrement par le tic-tac de l'horloge.

Les lustres sont allumés au plafond et en se reflétant dans les hautes fenêtres, donnent l'illusion d'autant de globes de feu suspendus dans le vide au-dessus des toits enfumés des maisons.

Et tous les grands hommes canadiens trépassés me regardent, du haut de leur toile, dans leurs sombres habits funèbres, et leurs rigides collets à pointes, avec des airs de m'envier d'être vivant et de pouvoir bouger. Ont-ils jamais pu bouger dans cet accoutrement-là ! Devant moi, un vieux et volumineux monsieur feuillette de vieux et volumineux bouquins. Il prend des notes, il penche sa forte moustache sur les respectables grimoires et son crâne, qui a tout le poli d'un fin cristal, fait penser au globe de verre de la cartomancienne, celui d'où elle tire tous les secrets. Ce qu'il doit y en avoir de la science dans ce vieux crâne dont les trop rares cheveux qui, de chaque côté, achèvent de mourir, semblent une mousse superflue placée là par la main poussiéreuse des ans ! Qu'ils sont imposants ces vieux crânes stérilisés par la science et les années ; quand la lumière s'y joue, elle les illumine d'une clarté qui paraît venir du dedans...

À côté, tout à côté, une fillette, une enfant de douze ans à peine tient fiévreusement un livre bleu ; un livre de contes sans doute. Elle a l'air d'une statue, avec sa mince figure blanche, ses yeux fixes, sa pose nonchalante et immobile... Derrière ce front blanc, si calme en apparence, il y a peut-être des armées en marche ; des visions de pays fabuleux, peuplés de monstres inimaginables ; des éclairs de frayeur, des constellations de pensées nouvelles,

vertigineuses, gravitant soudain au ciel de cette imagination enfantine. À moins que ce ne soit des visages de poupées, de princesses et de fées !

À droite, un adolescent à long cou s'agrippe nerveusement à un roman policier. Plus loin, une jeune fille pâle sous son fard reconnaît son « idéal » dans le « héros » d'un roman bulle-de-savon. Derrière, une grosse dame, genre tour de Babel, semble faire partie de l'ameublement.

Tout ce monde momifié rêve sous l'influence de cet opium de l'Occident qu'est la lecture ! Oh ! les belles croisières que nous faisons, au fil des idées, ballottées par les sentiments, le soir, dans une salle pleine de silence et de lumière.

(*Le Jour*, 9 SEPTEMBRE 1939)

Un garçon de talent

DEPUIS QU'IL ÉTAIT TOUT JEUNE, on lui avait jeté dans les oreilles des phrases comme celles-ci : « Non, mais quelle intelligence pour son âge... Il est plein de talent ce petit. Ça, c'est un vrai talent... » Et la grand-mère avait dit d'un air inspiré, le nez vers son tricot et le regard au plafond, par-dessus ses lunettes : « Avec un talent pareil, il ira loin, c'est moi qui vous le dis. »

Comme s'il fallait du talent pour réussir ! Plus tard, à l'école, on lui a donné de beaux livres dorés sur tranche, devant monsieur le curé, dans une salle tout illuminée, comme une cathédrale en fête. La voix de monsieur le directeur a répété la phrase vieille et monotone comme le refrain d'un orgue de barbarie : « Monsieur N... a beaucoup de talent. » Et lui, il se gonflait le pauvre ; il ne comprenait pas que c'était là une condamnation déguisée. Toute la salle le vit sourire : un sourire de fou qui monte à l'échafaud.

Dire à quelqu'un qu'il a du talent ! Autant rappeler à un prisonnier qu'il est champion marcheur, à un condamné à mort qu'il jouit d'une santé de dictateur ! Mais lui, le garçon de talent, il ne savait rien de tout cela.

À l'employeur qui l'interrogeait sur sa valeur, il répondait, candidement sûr de lui : « Monsieur, j'ai beaucoup de talent. » Après avoir fait un effort de mémoire, comme pour chercher s'il n'y aurait pas un député de ce nom-là, le patron articulait vaguement : « Connais pas. » Déconcerté, blessé, humilié, le jeune homme s'en allait la tête toujours pleine de talent et le cœur plein d'amertume.

Il se mit à écrire. La critique, comme la grand-mère, monsieur le directeur et tout le monde, fut unanime à lui trouver « beaucoup de talent », pendant qu'il crevait de faim...

Les aptitudes ! Il les avait toutes sauf une, la principale, la seule qui compte aux yeux des badauds, des snobs, des têtes pleines... de courants d'air, des abrutis, des buses et hobereaux de tout croassement dont la terre regorge jusqu'à en avoir des nausées. Il ne savait pas s'enrichir !

Certaines impuissances ne se pardonnent guère ; tous ceux qui ont connu son dénuement l'ont cru fou. Il mourut jeune. Qui n'a pas le talent de mourir ?

Pour un peu, on aurait remplacé les paroles du Dies irae par la vieille rengaine qu'on lui avait toujours chantée pour endormir sa faim prise d'insomnie : « Il a beaucoup de talent... »

Sur son épitaphe, la phrase fatidique est gravée : « Ci-gît Monsieur N... écrivain d'un grand talent... » On dirait une sentence sacrée écrite au frontispice d'un temple.

Les bonnes gens qu'un hasard conduit devant sa tombe se chuchotent entre eux : « Il était chanceux tout de même d'avoir un talent pareil. »

Et moi, je leur dis : plaignez les garçons de talent.

(Le Conte du Jour, 16 SEPTEMBRE 1939)

Le mensonge organisé

JE NE ME RAPPELLE PLUS qui a dit que « l'éloquence est un mensonge ». Jamais, cependant, je n'ai si bien compris tout ce que cette formule pouvait avoir de vrai, de juste, que mardi après-midi, en écoutant crachoter Hitler.

Indépendamment des phrases, outre les faussetés énoncées explicitement dans son discours, j'ai surpris le mensonge de la voix, de l'expression, de l'émotion, des silences, des crescendos et de tout le pathos qu'un énergumène comme Adolphe peut mettre en branle pour manier les foules. À certains moments, son auditoire a hurlé comme une meute. Et pas à cause des mots, veuillez m'en croire. Hitler n'a dit que des choses fort banales en somme ; la traduction anglaise qui suivait nous a renseignés là-dessus. Pourtant, il a été très applaudi.

Tout en faisant la part de l'organisation, de la « claque », je crois pouvoir affirmer que le peuple de Dantzig a été soulevé bien plus par la mimique, les sanglots et les colères d'un acteur macabre que par les promesses d'un faux défenseur des opprimés. « Si les Anglais veulent faire de la propagande, ils pourront venir prendre des leçons chez nous » s'est écrié Hitler. C'est là l'unique phrase sensée que le Führer ait prononcée durant tout son discours.

La propagande, voilà le château fort du nazisme. C'est elle qui lui a donné le pouvoir, c'est elle qui le lui conserve. On a répété, crié, vomi, gueulé ; on a ordonné, tambouriné, claironné sur tous les tons, dans tous les endroits et en toutes circonstances, ce commandement primordial et unique de voir blanc quand le Chef voit blanc et rouge quand le Chef voit rouge. Aujourd'hui, le Chef voit rouge.

Et cette obéissance ne s'obtient pas à l'aide d'une logique pondérée, irréfutable. Non. Quand on présente une doctrine qui répugne au gros bon sens, ce moyen-là ne mène pas loin. La contrainte, une technique achevée de la surexcitation des masses, de bons gosiers qui crient tous et toujours dans le même sens ; tels sont les procédés qu'on emploie en Hitlérie pour abrutir le troupeau humain.

Malgré tout, ironie suprême, on fera croire à l'Allemand qu'il est un homme supérieur, tout en lui affirmant qu'il n'a aucune espèce d'aptitude à juger quoi que ce soit.

Mais la mise en scène, le déploiement militaire, la cadence du pas d'oie, les éclats de voix des orateurs... et le camp de concentration ont le pouvoir magique d'harmoniser toutes les contradictions, de masquer tous les accros faits à la logique.

Propagande ! quelle réalité squelettique ne couvres-tu pas de ton ombre !

(*Le Jour*, 23 SEPTEMBRE 1939)

La dame et la statue

DANS LE GRAND HALL d'un grand musée, les statues ont des gestes immobiles et divers. Certains bronzes ont des élans verticaux comme de vigoureux jets d'eau. Des marbres diaphanes et veinés sont tordus comme de la cire. Nombre de vaporeuses déesses aux cheveux flottants prennent les poses obliques et compliquées d'une colonne de fumée dense.

Avec moi, près de moi, comme moi, une petite dame appuie alternativement son regard mobile sur ces formes pleines ou éthérées. Elle n'est pas mal, la petite dame, bien moulée dans son tailleur gris perle, bien cambrée sur ses reins souples, bien équilibrée sur des jambes aux galbes harmonieux et charnus. Le nez en l'air, une moue enfantine plaquée sur la figure, la petite dame détaille, palpe les formes du regard.

Je passe lentement en revue ces marbres et ces bronzes aux proportions idéales. Je m'arrête devant une déesse : celle qui semble sourire à Vercingétorix. La petite dame aussi s'arrête. Elle a un profil divin : je parle de la dame. Et les yeux donc ! Des yeux profonds et limpides ; pas des yeux de poisson mort, comme la déesse. La vie les anime, les fait étinceler. Ses cheveux rayonnent. Je suis sûr qu'ils sont doux et chauds et flous, car ils ne sont pas de marbre comme ceux de la statue. Ses jeux de physionomie surtout sont impayables.

Soudain je découvre que j'aime mieux les jolies femmes que les déesses. Tout ému de ma découverte, je m'approche de la dame, comme un visiteur de musée s'approche d'une visiteuse de musée et je demande, la voix tremblotante : « N'est-ce pas que c'est magnifique ? »

Elle me désigne de son index adorable une chose glaiseuse et informe que je n'avais pas remarquée. « C'est tout simplement michélangesque, monsieur. »

Alors je découvre de nouveau que j'aime mieux la déesse, parce qu'elle ne peut pas dire de bêtises.

(Le Conte du Jour, 7 OCTOBRE 1939)

Table des matières

CONTES ET TEXTES SATIRIQUES DU JOUR

| | |
|--------------------------------------|----|
| Le soliloque d'un peuplier | 9 |
| À la bibliothèque municipale..... | 11 |
| Un garçon de talent..... | 13 |
| Le mensonge organisé | 15 |
| La dame et la statue | 17 |
| Les « assis » | 18 |
| L'avare | 21 |
| Question pertinente..... | 25 |
| Variations sur un thème sonore | 27 |

DIOGÈNE

| | |
|--|----|
| Ce qu'il est ? | 31 |
| Métempsychose | 38 |
| Réflexions de Diogène 1..... | 40 |
| Perspective urbaine | 43 |
| Réflexions de Diogène 2 | 44 |
| Voir et regarder | 46 |
| Un discours à la gloire du silence | 48 |
| Les faibles | 50 |

PROSES DIVERSES

| | |
|---|----|
| Brouillard..... | 53 |
| Promesse | 54 |
| Notes ou journal | 55 |
| Fable : le faux muet et les faux sourds | 60 |
| D'Odanak à L'Avenir..... | 63 |

Graffiti et proses diverses

de Gilles Hénault

composé en Jenson corps 18

a été mis en ligne

en juillet deux mil douze.